Le journal d'Alice Botez- pèlerinage de la solitude

Mihaela GRĂDINARIU

Less known personality of Romanian culture, Alice Botez, carries on her complex cultural activity, through a large space worried of time, crossing contradictory and challenging points of view. Cartea realităţilor fantastice – Jurnal, first published in 2001, printed by "Curtea Veche" Publishing House, is a really subtle meditation over the human's possibilities of surviving to this permanent fight between Good and Evil, between Dark and Light. In fact, the diary clears an exceptional destiny settled on the confluence of two incompatible cultural periods. Her cultural carcer is a rising one, worried of a certain solitude whose saving reflex of isolation shows an instinct of suffering.

Key words: Romanian literature, diary, Alice Botez.

Une personnalité trop peu connue de la culture roumaine, Alice Botez développe son activité complexe dans un espace large et tourmenté par le temps, traversant des époques contradictoires et bouleversantes. Formée dans le cadre de l'Ecole de Philosophie de Bucarest, ayant Nae Ionescu pour mentor, l'écrivaine a été entourée par les représentants d'une génération exceptionnelle, une partie étant même des amis proches, la plupart d'eux influant d'une manière décisive la culture roumaine pendant l'entre-deux-guerres ; l'exemple le plus révélateur dans ce sens est constitué par l'activité de l'association culturelle Criterion (Mircea Vulcănescu, Mircea Eliade, Emil Cioran, Eugen Ionescu, Arşavir Acterian, Constantin Noica, Ion Cantacuzino, Dan Botta, Emil Botta, Paul Costin Deleanu, Paul Sterian, Mircea Nicolau, Petru Comarnescu).

Se trouvant alors dans un horizon culturel qui est loin d'être répétitif, Alice Botez débute dans le journalisme en 1937, signant à la suite, pendant trois années, la chronique littéraire du quotidien « Vremea » (« L'époque »), entre 1940 et 1942. Mais, ce n'est qu'en 1968 que son premier roman va paraître, *Iarna fimbul,* suivi par cinq autres volumes, parus aux intervalles de temps assez longs: *Pădurea şi trei zile* (« Le bois et trois jours ») (1970), *Dioptrele sau Dialog la zidul caucazian* (« Les dioptres ou Dialogue au mur caucasien ») (1975), *Emisfera de dor* (« L'hémisphère de nostalgie ») (1979), Eclipsa (« L' éclipse ») (1979) et *Insula albă* (« L'île blanche ») (1984).

On a trouvé aussi bien intéressante la trajectoire de la réception de l'œuvre: les références critiques sont, avec de rares et de notables exceptions, de simples

BDD-A235 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-23 06:04:15 UTC)

mentions (seulement huit[1] lors de 16 ans) ; et, si avant les années 1989, la réception minimale bénéficie des circonstances atténuantes des nécessités de l'époque, où les œuvres ne s'intégraient ni du point de vue de la problématique, ni des moyens de réalisation, le silence après 1989 est injuste et incompréhensible. [2] C'est pour cela qu'on a considéré nécessaire de mentionner deux de ses analyses sur des bases solides, à savoir le livre de Bianca Burţa- Cernat, *Fotografie de grup cu scriitoare uitate. Proza feminină interbelică* (Ed. Cartea Românească, Bucureşti 2011) (« Photo de groupe avec des écrivaines oubliées. La prose féminine entre-deux-guerres ») et la série d'articles réalisée par madame la professeur docteur Elvira Sohoran et publiée en cinq numéros consécutifs de la revue « Convorbiri literare » («Des conversations littéraires »), à partir de juin jusqu'à novembre 2011.

Cartea realităţilor fantastice- Jurnal, (« Le livre des réalités fantastiques- Journal »), paru en 2011 à la maison d'édition Curtea Veche de Bucarest, grâce au soin de celui qui a gardé le manuscrit, l'ami depuis l'enfance Arşavir Acterian et de l'éditeur Fabian Anton aurait du, en fait, être le premier qui soit publié, puisqu'il a été conçu entre 1937- 1938, avec une courte coupure pendant les années de la guerre, complété par de petits fragments écrits en 1945 et 1946, auxquels l'éditeur a ajouté des notes du livre *Jurnalul unei fiinţe greu de mulţumit* (« Le journal d'un être difficile à contenter »), de Jeni Acterian et une partie de la correspondance menée par l'auteur avec son mari, l'artiste plastique Constantin (Bebe) Bulat et avec la même amie de la famille des Acterians.

A la place de se constituer dans un début éclairé et une clé de lecture pour les parutions ultérieures, ***le Journal*** nous apparaît maintenant comme une agglutination des coordonnées d'idées d'une essence mystique authentique, reconnaissables dans toutes les autres œuvres.

En comparaison avec d'autres journaux, écrits dans presque les mêmes périodes (par exemple, ceux des amis criterioniens Mircea Vulcănescu, Mircea Eliade, Jeni et Arşavir Acterian), le volume ne respecte pas les conventions de ce type d'écriture diarique, mais il se constitue dans une méditation subtile sur les possibilités de l'être humain de résister dans une lutte permanente entre le bien et le mal, entre l'obscurité et la lumière. Pratiquement, le journal éclaircit un destin exceptionnel se trouvant au point où se rencontrent deux époques culturelles

[1] S. Damian, *Intrarea în castel* (« L'entrée dans le château »), 1970 ; V. Ardeleanu, *A "urâ", a "iubi"* (« Haïr, aimer »), 1971 ; L. Petrescu, *Scriitori români şi străini* (« Des écrivains roumains et étrangers ») ; N. Manolescu, en « România literară » (« La Roumanie littéraire »), nr. 33, 1979 ; Dana Dumitriu, en « România literară », nr. 39, 1984 ; A. Sasu, Mariana Vartic, *Romanul românesc*, I, Ion Bogdan Lefter, en « România literară », nr. 24, 1985 ; Tia Şerbănescu, en « România literară », nr. 51, 1986.

[2] N. Manolescu l'envoie rapidement, dans une seule phrase ; à la fois, il y a deux mémoires de doctorat, l'un à l'Université de Bucarest, (Alina Karina Nițu, *Alice Botez- viaţa şi opera scriitoarei*) (« Alice Botez- la vie et l'œuvre de l'écrivaine ») et l'autre à l'Université de Alba Iulia (Elena-Claudia Călinescu, *Jurnale intime feminine din perioada interbelică*) (« Des journaux intimes féminins de l'entre-deux-guerres »), les deux n'arrivant pas à être parus.

BDD-A235 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-23 06:04:15 UTC)

incompatibles, une voie en ascension d'une solitude intérieure, dont le reflexe salutaire de l'isolation révèle un ferme instinct de la misère.

Le monde où s'abandonne Alice Botez est un composite, un monde de réalités à part, fantastiques, un irréel, un monde des contrastes et des antinomies, un espace d'une conscience supérieure. « Vivre dans l'irréel est l'état fécond d'un être dépressif, comblé par la solitude, qui nie la normalité de sa vie »[3].

L'isolation, comme une conséquence de la misère de ne pas savoir qui tu es, dénote explicitement ce que Nae Ionescu nommait « la nécessité de l'homme de s'évader »[4], le réflexif mettant en évidence le dramatisme de l'effort de sublimer la matière, de regagner une souche révélatrice.

Le monde d'Alice Botez rassemble une série d'éléments, des indices de la recherche dynamique et dévoratrice: un mélange de légende et de réalité, d'irréel et de réel, de sacré et de profane, d'immatériel et de matériel, un mécanisme dichotomique radiographié avec une cruelle précision en Prologue: *la réalité se trouve derrière le rideau, sur la scène, et la pièce artificielle, ornementale joue dans la salle*.

Le cosmos entier personnel est construit par des retours successifs, par des franchissements du seuil et des appels vers un *autre monde*, et l'un des plus nécessaires gestes dans l'iconomie symbolique du passage est celui d'ouvrir la porte vers un *de l'autre côté* ou *de ce côté-ci.*

Si dans les premières pages du *Journal* le monde a l'air d'être informe, tout comme un néant biblique où *tout était silencieux comme au début,* l'espace se transforme graduellement, recevant une autre sorte de dimensions. Un monde recomposé, dans lequel l'opposition ici / là se métamorphose avec agressivité dans le dualisme douleur / bonheur et ensuite se mue dans le doublet obscurité / lumière, définitoire pour la compréhension de l'évolution spirituelle de l'apprentissage de Nae Ionescu, celui qui avait déjà tracé une grille de la découverte des choses cachées: « On ne voit que ce qu'on a déjà en soi- même »[5].

Alice Botez construit, pratiquement, une leçon essentielle, dans le premier plan de laquelle luttent, à tour de rôle, le renoncement à l'identité et la soumission aveugle avec l'orgueil motivé et augmenté. La chromatique explicite est agressive-symbolique, fondée sur un intertexte religieux, commun au système sémiotique des mythologies européennes et du christianisme ultérieur.

La tentation de lire le « Journal » par le biais d'un tamis herméneutique tranchant- dual, où la lumière représente la divinité, la victoire de l'esprit sur la matière, la connaissance, la communion avec le sacré, la sagesse et, en opposition,

[3] Elvira Sorohan, *Alice Botez şi jurnalul irealităţii* (« Alice Botez et le journal de l'iréel »), en « Convorbiri literare » (« Des conversations littéraires »), l'année CXLV, nr. 7 (187), juillet 2011, p. 26.

[4] Nae Ionescu, *Curs de metafizică* (« *Cours de métaphysique* »), Edition soignée par Marin Diaconu, Maison d'édition Humanitas, Bucarest, 1991, p. 170.

[5] *Ibidem*, p. 131.

BDD-A235 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-23 06:04:15 UTC)

l'obscurité- le chaos, l'éloignement de Dieu, comme borne de la connaissance,[6] est très grande, mais une exigence augmentée devient tout à fait nécessaire, doublée par de fines nuances, afin de ne pas tomber dans la tentation de la lecture facile considérée comme telle dès le début. On verra que les deux éléments primordiaux se substituent mutuellement ou se combinent dans de diverses proportions, et le résultat est un monde définitivement caché à l'intérieur et personnalisé par une solitude révélatrice.

L'atmosphère créée par l'alternance aléatoire des non- couleurs pose un grand problème de réception au lecteur pressé et qui n'est pas habitué au style répétitif et difficile à suivre à une première lecture. Mais, une reprise du texte relève des impulsions contradictoires de l'écriture, car le blanc et le noir échangent souvent les significations initiales: *des images infernales*, *noires, remplaçaient des images pures, paradisiaques ou l'inverse. Pas de lumière entre les deux, donc on vivait un film entassé de sorcelleries*.

La lumière est celle qui favorise le détachement du quotidien, de l'immédiat bornant, condition de la transfiguration spirituelle, de l'élévation dans l'empire de la victoire. Les rayons de lumière abritent les harpes célestes des cordes desquelles *se répandent des harmonies dans l'empire des lumières éternelles*. Les signes de ce monde se trouvent dans un mouvement continu, un émiettement et un redimensionnement, *le cercle de feu purificatoire* se brise dans *des successions de rayons sur la toile de l'obscurité*, se ramassant ensuite dans un *cercle aiguisé de lumière*, au milieu duquel *se trouve la vie de Dieu*.

La présence explicite de Dieu motive et sauve une architecture du monde, qui, sous la pression des forces des ténèbres, se mue à la proximité de la nuit apocalyptique dans une multitude d'ombres, possédées par un mystère démonique. La soustraction de l'obscurité l*a plus éloignée*, l'endroit où *la liberté des ombres était immense et leur fantaisie démonique*, sera constituée par un effort de s'assumer un pèlerinage personnel, affrontant d'abord ses propres appréhensions entre l'espace de franchissement entre les deux mondes, une périlleuse eau large et noire qui, tout comme dans les contes de fées, à l'intersection du Monde Blanche et de l'autre Contrée, *ne coulait pas, ne séchait pas, ne se fronçait pas, ni ne vivait, ni ne palpitait*, celles-ci étant des caractéristiques qui font Alice Botez revivre intensivement une vision ayant au centre le visage noirci du diable.

---

[6] Cf. Hans Biedermann, *Dicţionar de simboluri*, (« Dictionnaire de symboles »), I, Maison d'édition Saeculum I.O., Bucarest 2002, traduction de l'allemand réalisée par Dana Petrache, p. 206-207, 233-235 ; Jean- Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dicţionar de simboluri, mituri, vise, obiceiuri, gesturi, forme, figuri, culori, numere*, (« Dictionnaire de symboles, mythes, rêves, traditions, gestes, formes, figures, couleurs, numéros »), Vol. II, E- O, Maison d'édition Artemis, Bucarest 1995, Coordonateurs Micaela Slăvescu, Laurenţiu Zoicaş, Traducteurs Daniel Nicolescu, Sanda Oprescu, Micaela Slăvescu, Doina Uricariu, Victor- Dinu Vlădulescu, Olga Zaicik, Laurenţiu Zoicaş, p. 236-242; *Dicţionar biblic*, Societatea Misionară Română (« Dictionnaire biblique, la Société Missionnaire Roumaine »), Maison d'édition « Cartea Creştină », Oradea 1995, Traducteurs Liviu Pup; John Tipei, p. 780- 781.

BDD-A235 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-23 06:04:15 UTC)

Le refuge dans l'onirique est illusoire, utopique, le monde du rêve gardant les caractéristiques de l'incréé: *ce n'était baigné ni de l'eau, ni de l'air, ni de lumière et ni des ténèbres*, au milieu du Mal et du Bien, sur la marge de l'incertitude de l'être.

Une fois écartés les rêves noirs, possédés et possessifs, le voyage initiatique commence au milieu du peuple d'hommes légendaires, innommés, mais des guides sûrs du chemin de la connaissance, puisque l'un des géants élève un jardin de lumière. Le prochain refuge devant un silence chimérique, hanté par des masques noirs qui prennent une propre vie des peurs des autres, sera une frénétique eau argentée, qui reflète *la trop brillante lumière de lune*.

Les haltes que l'écrivaine note avec une abondance de détails dans son *Journal* sont autant de confessions, de chutes et de redressements, un permanant remord. Les plurielles perspectives trahissent à la fois un propre style existentiel, une solitude cherchée et provoquée. Dans le monde d'irréalités plus réelles que la réalité du concret quotidien, l'héroïne rêve de la perfection, elle aspire à fondre en haut de la lumière.

La continuation du chemin respecte la même alternance, avec des variations de nuance, pas d'essence. Par exemple, un autre seuil entre des espaces sera balayé par une *lumière fantomatique*, une dématérialisation ayant des répercussions sur l'écoulement du temps: *je savais que le jour ne viendrait pas et que ni la nuit ne me saisirait pas.* Une fois dépassée immobilité temporelle, le monde ne cessera pas d'être dominé par des éléments aquatiques, une pluie de lumière grise, dans les gouttes de laquelle vit encore *le cendre des choses qui se sont passées* ; la nuit se liquéfie dans *l'eau noire de la déchéance*, le besoin de concret s'emparant de tout: un lac d'obscurité grise, sur le bord duquel un incroyable bois avec des arbres en métal, une présence visible du sorcier du lac, impose sa propre harmonie, une magie musicale, *un émerveillant chant métallique*. Les arbres aux branches avec des griffes noires sont des signes magiques, des symboles des conflits et des tristesses, des excroissances de l'empire de vacarme noir du diable, d'où ils prennent leurs *bizarres racines noires, dégénérées, souterraines*.

Ce monde, une discontinuité visuelle et auditive, se complique d'un jour à l'autre, se construit tout seul, sous la soigneuse surveillance des forces des ténèbres, qui pénètrent près de la pensée, du centre de l'être. La charge négative est tellement forte, tellement hostile au Bien, de sorte qu'on arrive à la perspective paradoxale d'une Cathédrale des ténèbres, érigée de la boue des illusions noires, ayant comme lois les harmonies noires, abritant des vastes infinis noirs, hantée par des vents aveugles d'obscurité, avec des bizarres forces destructives: les choses d'ici s'obscurcissent, se fanent et, enfin, elles disparaissent comme gelées.

Le dramatisme est accentué par des obscures lumières oxymoroniques, le dénouement ajourné de la lutte étant dévastateur pour la dépendance déclarée de lumière de l'auteur. L'obscurité même a une propre vie, mais son chemin est, inévitablement, penché sur l'autodestruction, l'écrivaine accumulant une série entière graduelle de verbes: *se fluidifie, voyagent, tremble, pleure, se tourmente*,

BDD-A235 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-23 06:04:15 UTC)

réalisant, pour compléter, un superlatif semblable à *l'obscurité biblique la plus éloignée: les plus profondes ténèbres*.

La sortie de ce labyrinthe kafkaïen peut se réaliser seulement par la bonne lutte, par le départ dans le beau voyage au monde de la grâce divine. Ici on ne retrouve rien de l'être des choses habituelles, puisqu'ici ce sont la légende, le mythe et le rêve qui envahissent, étant autant de coordonnées du détachement de matière. Mais l'espace désacralisé n'est pas suffisant, seul, mais il a besoin de la participation volontaire de la volonté, et Alice Botez se défend de la catastrophe vertigineuse- *l'écroulement de tout dans le gouffre noir*, par la contemplation de la lumière qui n'a pas perdu son éclat, par la prière: *la prière était simple, on s'adonne riant de l'illusion de la souffrance, mais on doit écraser la misère à travers des douleurs de chair humaine*.

La guerre entre le blanc et le noir continue tout au long du ***Journal***. Il y a des jours (et des nuits, afin de respecter la convention de la dualité proposée dès le début) où la victoire semble appartenir, à tour de rôle, aux deux côtés: les rayons de lumière tissent un jeu géométrique, à l'extérieur elles se perdent dans l'obscurité, mais au milieu elles restent égales avec elles- mêmes.

De manière symétrique, à la Cathédrale des ténèbres s'oppose l'Eglise transfigurée, triomphante même de l'espace du passage- avec des marches blanches, le tout autour orné du même blanc frénétique: des sentiers, des croix, des arbres, des atmosphères, des choses. La seule possibilité du monde de se réaliser, de se concrétiser est *une symphonie blanche*, et la neige, qui couvre tout comme au début du monde, célèbre une liturgie d'une tension déchirante. Le blanc des choses, concentré, sublimé dans la lumière, projette dans le blanc de l'âme ravivée une vision presque impressionniste, d'où l'on a détaché l'essentiel, blanc sur blanc, et seulement l'appel éloigné de la pèlerine noire, battement de *prévisions noires*, menace l'équilibre à peine gagné.

Mais le pèlerinage ne s'arrête pas, comme on avait cru, à l'Eglise. Même dans cet espace consacré à la quiétude, à l'équilibre, Alice Botez va trouver des impulsions pour continuer son chemin, car chaque icône *était un film de légendes sacrées*. Le caractère dynamique des signes d'essence mystique va provoquer à l'auteur une autre série de progrès et de reculs, une ascension dans des espaces éclairés par une lumière d'emprunt, une lumière où, provisoirement, les ténèbres se sont endormies et où la mort commence à maitriser tout. Ici on répète une partie de la terrible matérialisation du monde initial, un commencement de la création où la nuit n'avait pas été séparée du jour, l'air étant créé des *lumières et des ténèbres* également.

La création a pour résultat un monde opposé, une mise en scène d'une pièce de théâtre ayant des ombres à la place des personnages: *des serpents, des traces noires, cassées, chatoyantes, creusées dans les murs, des chemins fatidiques destinés surtout à la bizarre marche des ombres*, au même décor chaotique, où des éléments d'une nature hostile échangent des rôles avec les éléments architecturels: des collines, des vallées, des cryptes, des courants d'eau, des vides noirs et ronds,

BDD-A235 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-23 06:04:15 UTC)

la pluie et la boue qui déroulent sur le pavé un film en noir et blanc, des grottes creusées avec la main dans l'obscurité.

Dans cet instant d'appréhension du monde, les choses *ornées en blanc à l'occasion de la fête* passent de vie à trépas, le temps même devient une dalle funéraire ; le manque de confiance en soi-même assure aux ténèbres une sorte de légitimité: *moi-même*, avoue Alice Botez - *je n'étais qu'une maudite chose des ténèbres.* Le monde épuise son vigueur grâce aux impulsions contradictoires et aux complications existentielles. Le péché saisit tout dans un enfer de sommeil, dont les attributs (*vaste, accablant, profond, noir*) mènent à une rencontre monopolisatrice avec le diable. Le portrait intéressant que l'auteur trace au père des ténèbres contracte l'essence entière du monde opposé: *un squelette vivant, habillé d'un diaphane vêtement noir, tout comme peut être un habit noir comme la pèlerine large, aux beaucoup de plis, où vivait tranquillement depuis longtemps, l'obscurité. Le mol frémissement, fermé et chaud, des plis, de la pèlerine, m'appelait vers l'invisible recoin où se trouvait ce personnage, une tête squelettique, retournée, à une arrogance de statue antique, regardait le lointain horizon que je ne saisissais pas.*

La rencontre, d'où l'auteur ne peut pas se soustraire, devient un autre prétexte pour une amère confession, pour de nouvelles douleurs, de nouvelles peurs: *j'étais maitrisée par l'effroi que tout le monde ne sera qu'un arbre d'obscurité, orné d'ombres, un rituel sans rime ni raison des ombres dans le monde des ombres*. Mais l'appel intérieur, invocateur, augmente la nécessité du détachement du labyrinthe des ténèbres: *O, si Dieu était venu dans cet enfer-là, comme je me serais abandonnée à Lui…*

Les recherches qui ont révélé l'essentiel trouvent un salut au moment où la lumière sacralisante démontre son pouvoir, laissant partout des signes de la permanence divine. A la suite des chemins tortueux et des efforts afin de se détacher de la matière, de refuge dans le spirituel et de compréhension de l'illumination, l'univers d'Alice Botez brise la monotonie chromatique par un fort contraste qualitative ; jetant un regard d'ensemble, le monde entier ne reste *qu'une goutte avec des tulipes rouges*, l'essence de la vie fantastique des choses.

La victoire de la lumière se montre définitive, l'espace et le temps s'établissent de nouveau sur des fondations stables, le chemin des troubles et des recherches a trouvé une sortie du labyrinthe de l'être: *tout ce qui se passait représentait les moyens dont Dieu me concevait.*

A la fin de presque dix années après avoir fini le corps principal du ***Journal***, en 1946, le pèlerinage d'Alice Botez semble être achevé. Les tendances autodestructives ont disparu, les champs sémantiques gardent maintenant l'équilibre à peine acquis. La lumière est devenue résistante au bout des souffrances. Sans diminuer sa réceptivité et la réverbération des amertumes existentielles, l'auteur est à même d'affirmer, avec une apparente tranquillité, *je n'ai aucun mal*.

BDD-A235 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-23 06:04:15 UTC)

Mais, la solitude ne change pas, comme une fondation indestructible de l'être, l'appel de la lumière et la tentation des ténèbres restent comme au début, la voie tortueuse, le pèlerinage des recherches, des symboles prégnants qui se fraient un chemin à travers l'œuvre littéraire, fascinante et difficile à fermer, gardant certaines limites de l'interprétation.

Bibliographie

Ardeleanu, V., 1971, *A "urâ", a "iubi"* (« Haïr, aimer »)

Biedermann, Hans, 2002, *Dicţionar de simboluri*, (« Dictionnaire de symboles »), traduction de l'allemand réalisée par Dana Petrache, I, Maison d'édition Saeculum I.O., Bucarest

Chevalier, Jean, Gheerbrant, Alain, 1995, *Dicţionar de simboluri, mituri, vise, obiceiuri, gesturi, forme, figuri, culori, numere*, (« Dictionnaire de symboles, mythes, rêves, traditions, gestes, formes, figures, couleurs, numéros »), Vol. II, E- O, Maison d'édition Artemis, Bucarest

Damian, S, 1970, *Intrarea în castel* (« L'entrée dans le château »);

Dicţionar biblic, Societatea Misionară Română (« Dictionnaire biblique, la Société Missionnaire Roumaine »), Maison d'édition « Cartea Creştină », Oradea, 1995

Dumitriu, Dana, 1984, « România literară », nr. 39

Ion Bogdan Lefter, 1985, « România literară », nr. 24

Ionescu, Nae, 1991, *Curs de metafizică* (« *Cours de métaphysique* »), Edition soignée par Marin Diaconu, Maison d'édition Humanitas, Bucarest

Manolescu, N, 1979, « România literară » (« La Roumanie littéraire »), nr. 33

Petrescu, L., 1973, *Scriitori români şi străini* (« Des écrivains roumains et étrangers »), Editura Dacia, Cluj

Sasu, A., Vartic, Mariana, 1985, *Romanul românesc în interviuri*, I, Editura Minerva, Bucureşti

Sorohan, Elvira, 2011, *Alice Botez şi jurnalul irealităţii* (« Alice Botez et le journal de l'iréel »), en « Convorbiri literare » (« Des conversations littéraires »), l'année CXLV, nr. 7 (187), juillet 2011, p. 26.

Tia Şerbănescu, 1986, « România literară », nr. 51

BDD-A235 © 2013 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-23 06:04:15 UTC)